L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.

BUREAUX : Rue de Chartres, No 73.

NOUVELLE-ORLEANS SAMEDI MATIN, 23 DECEMBRE 1876. 50me Année.

DUFOUR & LIMET,
PROPRIETAIRES-EDITEURS.

NOUVELLE-ORLEANS.

SAMEDI MATIN, 23 DECEMBRE.

VENTES A L'ENCAN DE CE JOUR.

Par Placide J. Spear, à la Bourse des Négociants et des Encanteurs, rue Royale—diamants, joaillerie, etc. —Aussi au coin des rues Conti et Bourbon, gages forfaits.

Par Vincent & Co., aux Nos 62 et 64 de la rue de la Douane—verrerie, gobelets, timbales, etc.

Argenterie, plaqué, habits, hardes, etc.—Aujourd'hui à 11 heures du matin, Mr Placide J. Spear, encanteur vendra au bureau de prêts sur gages, au coin des rues Conti et Bourbon, un grand et bel assortiment de pièces d'argenterie, de plaqué, de hardes, etc. Pour plus de détails voyez l'annonce à la colonne des encans.

Vin rouge. Vin rouge.—Voir l'annonce d'encan de D. E. Morphy & Son.

Acheter vos Bombons fins à 75 cents la livre; vos Fruits cristallisés à 50 cents chez A. Lemanne, 169 Chartres, entre Ste Anne et Dumaine. Voyez Panorama.

SPECTACLES.

Samedi, 23 décembre 1876.

OPERA.—Représentation au bénéfice des Petites Mères des Pauvres.

VARIETES—A midi, Ingomar, le soir Guy Mannering.

ACADEMIE—A midi, Mons. Alphonse, le soir Divorcé.

La situation politique.

La situation politique semble avoir changé d'aspect depuis quelques jours. Si la coterie Grantiste n'a rien diminué de ses prétentions, un certain nombre de sénateurs républicains paraissent décidés à se séparer des conspirateurs et à prendre une position qui ne les mette pas en contradiction avec les opinions précédemment exprimées par eux, ni en opposition avec le sentiment dominant du pays.

Nous empruntons au *Courrier des Etats-Unis* du 15 les considérations qui suivent sur le nouvel aspect de la situation politique :

Dans la période qui vient de s'écouler, toutes les rouerieses lesquelles les ennemis républicains comptaient pour manipuler les élections ont été passées au crible et exposées au grand jour. Leurs prétentions à l'omnipotence sont tombées devant l'esprit de la constitution, devant les usages et les précédents. La prétendue souveraineté des Returning Boards n'a pas pu tenir devant le contrôle traditionnel du Congrès, qui a toujours eu et exercé le droit d'examiner et de rejeter leurs décisions. La prétention affichée par le président du Sénat de faire seul le dépouillement des votes sans le concours des Chambres a été condamnée par la sévérité invariablement suivie depuis l'origine de la République. Enfin l'organisation de comités d'enquête et, il y a trois jours, la nomination d'un comité de conférence pour délibérer sur les privilèges et l'autorité des deux branches du Congrès en matière d'élection présidentielle, ont consacré la doctrine de la juridiction finale de la représentation nationale sur la validité des votes exprimés pour l'organisation du pouvoir exécutif.

La consécration et la reconnaissance universelle de ce principe, désormais à l'abri de toute attaque, est un grand pas dans la voie d'une solution normale et pacifique des difficultés pendantes. Cela ne veut pas dire assurément que tout est gagné et qu'il n'y a plus rien à faire. Loin, bien loin de là. Mais on peut dire au moins que l'illégalité est endiguée, et qu'elle ne menace plus au même degré de nous submerger. On peut même considérer à peu près comme certain que les formes constitutionnelles seront observées, et que la puissance de l'opinion publique, qui a déjà arrêté la rébellion officielle sur la pente où elle se lançait à fond de train, saura contraindre les mécontents à rester jusqu'au bout dans la ligne droite.

La grande affaire maintenant est de ne point permettre une déviation ; de veiller à ce que les factieuses, obligés de renoncer à leurs manœuvres de première inspiration, ne fassent pas naître quelque incident d'où sortiraient de nouvelles complications ; de tenir la main ferme en un mot à ce que le jour du jugement du congrès arrive sans encombre ; à ce que toutes les pièces du procès lui soient soumises d'où qu'elles viennent ; à ce que ses opérations ne soient pas entravées au dernier moment par quelque intrigue ou par quelque manœuvre, et à ce que finalement il proclame à la face du peuple, sans restriction et sans entraves, le résultat d'une étude éclairée et impartiale des documents qu'il doit en sortir l'expression de la volonté nationale.

Que veut-on aujourd'hui ? Ce que veulent les politiciens et les gens de parti, on le sait. Ce que veulent Hayes, les autres veulent Tilden. Mais ce que veut la grande masse du peuple américain ; ce que veulent tous les hommes consciencieux et indépendants ; ce que veulent tous ceux qui ont à cœur les intérêts si gravement compromis du pays, du commerce et de l'industrie, des patrons et des ouvriers, des riches et des pauvres, ce n'est ni Hayes ni Tilden, c'est celui des deux qui a été légitimement élu ; c'est celui des deux dont l'élection résultera manifestement d'une juste application de la lettre et de l'esprit des institutions, et celui-là sera certainement acclamé par tous les partis, dont l'accession au pouvoir ne laissera subsister aucune arrière-pensée de fraude ou de contrainte.

Le sentiment public se prononce de plus en plus ouvertement dans ce sens, et chaque jour il se montre plus fermement disposé à l'exiger. Nous avons vu déjà que dans plusieurs Etats les citoyens se rapprochent pour délibérer en commun sur ce grave sujet, et ce mouvement se prononce partout. A New York il y a déjà eu, en dehors des associations politiques, des réunions où des hommes appartenant aux plus hautes positions sociales, républicains et démocrates, se sont entretenus de la situation, et de la nécessité de mettre un terme aux anxiétés qui paralysent tous les intérêts, en employant leur influence pour refréner les hommes de passion, et les obliger à accepter une honorable solution des difficultés pendantes. Ces réunions n'ont eu jusqu'à présent qu'un caractère privé, mais elles aboutiront vraisemblablement à une organisation formelle qui fera un appel solennel aux sentiments et aux intérêts généraux. Cet appel sera certainement entendu, et les hommes de caractère et d'influence de toutes les parties du pays y répondront certainement avec une autorité qui imposera silence aux mouvements tumultueux des gens de parti et des gens de désordre.

Devant ces manifestations il faudra bien que les plus exaltés se calment et que les plus impérieux se soumettent. Que si, par malheur, quelques uns, les chefs, les compteurs, étaient encore tentés de poursuivre leurs desseins d'illégalité et de violence ; si, par impossible, ils se servaient des moyens que donnent l'intrigue et le pouvoir pour mettre leurs plans à exécution malgré l'opinion publique et malgré la loi, ils ne heurteraient ils peuvent en être convaincus, à une résistance telle que leur usurpation recevrait un châtiment exemplaire.

Et qu'on ne s'y trompe pas. Il y a certainement dans le peuple américain une somme considérable de mansuétude et de patience ; mais la mansuétude et la patience ont des bornes, et la foi dans les institutions, la confiance qu'elles inspirent, sont une raison de plus pour qu'il ne soit pas permis de les violer impunément. Et à ce sujet nous voyons chaque jour étranger d'étranges théories, et donner d'étranges conseils. Quoi qu'il arrive, dit-on, soumettez-vous, courbez le front, acceptez le joug ; de nouvelles élections viendront, et il sera temps dans quatre ans de faire sentir aux contempteurs de vos droits le poids de la souveraineté populaire. Mais pourquoi dans quatre ans plus qu'aujourd'hui ? Pourquoi serez-vous plus les maîtres que cette année ? Pourquoi laisser à ceux qui dominent maintenant le temps de resserrer les liens une fois imposés ?

Voyez la Louisiane. On lui a dit en 1872 : "Attendez en 1874 ; vous aurez votre législature." En 1874, elle a eu sa législature, et les soldats de Grant l'ont mise à la porte. On lui a dit alors : "Attendez en 1876, vous aurez vos élections d'Etat et les élections générales." Elle donne en 1876 : 13,000 voix de majorité aux candidats de son choix ; on escamote ces 13,000 voix, et cette fois ce n'est plus à elle seule mais c'est à tout le pays qu'on dirait : "Attendez en 1880 ; vous aurez le même parti, les mêmes hommes, les mêmes *Returning Boards*, et vous aurez votre liberté de reconquérir vos droits !" Non, non ; il n'y a pas dans le peuple américain cette dose de condescendance et de résignation, et ceux là sont des aveugles qui s'imaginent qu'il pourserait l'amour de la paix au point d'y sacrifier ce qu'il a de plus cher ; la justice et la liberté.

Qu'on ne s'y trompe pas. La seule agence au Sud c'est la Maison Ste-Anne.

☞ L'EXPOSITION DE T. MOREAU, coin Royale et Toulouse, restera ouverte demain Dimanche toute la journée.

Le magasin de Danziger sera ouvert toute la journée de dimanche.

D'où vient la réputation de la Maison Ste-Anne ? A la modicité de son prix et à la supériorité des chaussures.

LA MAJORITÉ POUR TILDEN EN FLORIDE. —Le général F. C. Barlow, un des républicains influents qui sont allés assister à l'opération du dépouillement des votes en Floride, explique dans une lettre à la presse certains passages de son rapport sur l'élection présidentielle de cet Etat.

M. Barlow dit que le vote total constaté par les relevés est de : 94,297 pour Hayes, et de 94,297 pour Tilden. Le *Board* a accueilli à l'unanimité quelques additions et déductions d'où ressort le résultat suivant : Hayes, 94,297 ; Tilden, 94,638. M. Barlow est d'avis de rejeter les voix de quatre bureaux électoraux du comté d'Archer ; on aurait alors pour résultat : Tilden, 94,002 ; Hayes, 93,947 ; soit une majorité de 55 voix en faveur de Tilden.

M. Barlow approuve quelques changements insignifiants, mais il doute de la légalité du rejet du bureau de Jasper, dans le comté de Hamilton, qui donne 358 voix aux démocrates et 185 aux républicains. Il ignore à quel parti appartenaient les inspecteurs d'élection dans ce comté ; il peut donc douter de la valeur qu'il faut attacher à leurs affidavits. Si ce bureau est rejeté, dit-il, les républicains ont la majorité ; autrement, non.

LES DÉBUTS DE LA TROUPE D'AIMÉE.—C'est demain, dimanche, que nous aurons le plaisir de renouveler connaissance au Théâtre des Variétés avec la charmante et sympathique chantense qui a laissé ici tant de souvenirs, Marie Aimée. Nous retrouverons dans la nouvelle troupe des artistes déjà connus, Mme Gueymard, MM. Duplan et Méchinez. Les débuts de la compagnie auront lieu dans la *Fille de Mme Angot*, pièce à succès.

THÉATRE DES VARIÉTÉS.—Tous les habitués avaient répondu hier à l'appel de Miss Mary Anderson et assistaient à son bénéfice d'adieu. L'auditoire était à la fois nombreux et brillant. La jeune artiste a obtenu son succès accoutumé dans le role de Meg Merrieles, et de Margery. Le drame de "Guy Mannering" et la comédie intitulée "The Rough Diamond" faisaient les frais de la soirée. On sait déjà ce que nous pensons de la manière dont Miss Anderson rend le role de Meg Merrieles ; elle n'est pas moins bonne dans celui de Margery. Elle jouera aujourd'hui, à la matinée, dans Ingomar et ce soir dans Guy Mannering et The Rough Diamond.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.—Mons. Alphonse, comédie que tout le monde connaît mais qui exerce à chaque représentation un charme nouveau sur l'auditoire, a été donnée hier pour la seconde fois à l'Académie de Musique. Elle a été parfaitement interprétée par l'excellente troupe de Furbish. M. Geo. Ryer mérite des éloges pour la manière dont il a rendu le rôle du capitaine Montaglin. MM. Porter et Hunk se sont également fait remarquer. Le rôle si difficile de Raymonde avait été confié à Miss Henrietta Irving et nous devons dire qu'elle s'en est tirée à la satisfaction de toute la salle. La pièce de clôture, Romeo Jaffier Jenkins, est une charge ébouriffante qui a eu un énorme succès. Le programme restera le même aujourd'hui pour la représentation matinée. The "Forbidden Fruit," qui a fait courir tout Londres et tout New York, sera donné le soir.

L'OPÉRA BOUFFE A L'ACADEMIE.—Demain dimanche, 24 du courant, nous aurons Mlle Oates et sa splendide troupe d'opéra-bouffe qui jouera à chaque représentation, la semaine prochaine, l'opéra comique de Lecocq, la "Fille de Mme Angot." Mlle Alice Oates est la délicieuse reine de l'opéra-bouffe anglais, et dont la réputation est si grande et si populaire. Cette actrice, on peut le dire hardiment, possède toutes les qualités et tous les talents qui assurent les grands succès. On dirait, et c'est un journal de Londres qui s'exprime ainsi, qu'elle a été créée tout exprès pour être une comédienne parfaite. Gracieuse, facinatrice et d'une forme exquise, elle attire les regards tout d'abord et captive les spectateurs au point qu'ils ne voient plus qu'elle sur la scène, quelle que soit l'habileté des artistes qui la secondent. Mlle Oates paraîtra dans la fameuse matinée de Noël, la matinée aux cadeaux. Que de monde à l'Académie ce jour-là ! Heureux ceux qui pourront entrer ! L'annonce dit que les prix ne seront pas augmentés.

GRANDE OCCASION.—On verra plus loin une annonce de Mr. Michel Lion qui voulant réaliser à cause de la crise politique, mettra en vente à partir d'aujourd'hui, 23 du courant, pour plus de $50,000 de linge fait pour hommes, jeunes garçons et enfants. Tous ces vêtements ont été achetés à New York pour du comptant bien au-dessous de leur valeur réelle et sont du dernier genre. Il y aura là de grandes occasions de bon marché et nous invitons les personnes qui ont à faire des emplettes de vêtements à aller visiter le magasin de Mr. Lion, rue de la Vieille-Levée 197 et 199, en face du marché français, où elles trouveront tout ce qu'elles pourront désirer aux prix les plus bas, car en raison des circonstances politiques, Mr. Lion veut réaliser le plus promptement possible et pour atteindre ce but, il est presque décidé à vendre à tout prix.

☞ L'EXPOSITION DE T. MOREAU, coin Royale et Toulouse, restera ouverte demain Dimanche toute la journée.

Le magasin de Danziger sera ouvert toute la journée de dimanche.

Un joyeux Noël. Une piastre seulement
Une heureuse année, Assure une fortune
Assurée à tous Le 2 janvier.
Les preneurs de billets Essayez votre chance
Tirage de $1,
Billets, $1 seulement,
Gros lot, $15,000.
Tirage de $1,
Assurez-vous maintenant Faites-vous
Un joyeux Noël, Un joli présent,
Une heureuse année, Essayez votre chance
Essayez votre chance. $1 suffira.
New England Shoe Agency au coin Royale et Ste-Anne.

PIANOS DE PLEYEL.—M. Louis Grunewald, rue Baronne, près la rue du Canal a en ce moment une centaine de pianos Pleyel, qu'il offre à des prix on ne peut plus modérés. Il y a bien peu de gens, parmi les musiciens, qui ignorent la supériorité de ces instruments qui l'emportent, en effet, sur les produits des autres facteurs, par leur sonorité et leur solidité, résistent à l'action de tous les climats, et peuvent durer un demi-siècle, sans rien perdre de leurs qualités. M. Grunewald est le seul agent pour la vente en ce pays de ces fameux instruments.

J'ai vu la botte Corinne, où la trouve-t-on ? Le seul endroit, c'est la Maison Ste-Anne.

C'EST VRAIMENT A BON MARCHÉ. — Ces mots s'appliquent aux meubles qui forment le fonds du grand magasin de J. B. Hubbard, au coin des rues Remparts et Perdido. Le bon marché est de toute nécessité aujourd'hui, mais cependant il ne se trouve pas partout. Il faut encore se donner la peine d'aller le chercher où il se trouve, et l'on est sûr de le trouver au vaste dépôt de M. Hubbard.

Où se porte le courant populaire ? chez le Père Angand, à la maison Ste-Anne.

—123—

Remède de premier ordre pour un mal douloureux—Les souffrances causées par les rhumatismes sont attribuées par de savants philologistes au contact d'un certain élément aqueux anormal dans le sang avec l'albumine sanguine des muscles et des jointures. Les "Hostetters Stomach Bitters", excellents dépurateurs du sang, sont admirablement calculés pour cela et dissipent la souffrance et les symptômes fâcheux que cette impureté produit. C'est un remède très efficacité pour le rhumatisme, la névralgie et la goutte, aussi bien qu'un moyen sûr de combattre les maux. Cela est prouvé jusqu'à l'évidence par des certificats volontaires émanant de ceux qu'il a guéris, et d'où découlent par des praticiens de haute réputation. C'est aussi un remède souverain pour la dyspepsie, la constipation, les maladies de foie, les pertes biliaires et la débilité générale aussi bien que le spécifique le plus puissant et le plus populaire contre les fièvres d'intermittence.

GUERLAIN,
PARFUMEUR,
Paris, 15 rue de la Paix, Paris.

COMITÉ CONGRESSIONNEL DU SENAT.

Séance du Vendredi 22 décembre.

Réunion à l'heure accoutumée. Le président annonce que la motion à l'ordre du jour relative au sénateur McDonald, ordonnant aux membres du Bureau des Retours de transmettre les originaux des documents en leur possession. Les sénateurs Howe et Oglesby combattent la proposition. Le comité se contentera des copies certifiées qui remplissent le même but. M. McDonald répond que le tableau des votes préparé par les commissaires d'élection diffère, dit-on, du tableau préparé par le Bureau des Retours. Il s'agit de vérifier le fait et pour cela il est indispensable que le comité possède les originaux dont le Returning Board est détenteur. La loi défendant à celui-ci de compiler les votes après les retours des commissaires.

Le sénateur Howe réplique que le comité a reçu du Board une copie certifiée du tableau consolidé des supervisors, ainsi qu'un état certifié des votes rejetés dans divers precincts. Il ne lui en faut pas davantage pour s'éclairer au sujet des objets qui ont fait rejeter les votes dont il s'agit.

McDonald—Mon but est de faire voir que certains poils rejetés par les supervisors ne figurent pas dans les états consolidés.

Une longue discussion s'engage à ce sujet entre MM. Howard Windom, d'une part, et MM. McDonald et Spalding, de l'autre. La proposition de M. McDonald est enfin repoussée.

Il est décidé que le témoignage de William Pinkston sera pris devant un commissaire.

William E. Hardy est appelé comme témoin. Il déclare être né dans l'Indiana ; il est venu en Louisiane en 1864 où il a occupé différentes places publiques. Il est en ce moment avocat de district par intérim d'Ouachita. Il est républicain et était, à la dernière élection, candidat pour la place de juge de paroisse. La campagne électorale a été interrompue par le meurtre de Dinkgrave et les violences exercées par les démocrates au barbecue de St-James Chapel ; elle n'a été reprise qu'à l'arrivée des troupes des Etats-Unis. Dinkgrave était un des principaux républicains de la paroisse ; on avait menacé de le tuer s'il continuait à faire de la propagande républicaine. Le témoin rend compte des circonstances qui ont précédé la mort de Dinkgrave. L'assassinat de ce dernier a répandu la terreur parmi les républicains.

James Jackson, républicain de couleur, a été trouvé mort dans sa charrette à Monroe ; il avait été tué d'un coup de fusil. Hardy déclare aussi avoir vu le cadavre de Prince Johnson. Il a vu aussi relever du fleuve le corps d'un autre républicain de couleur, Ferdinand Bynum ; le cadavre était criblé de plomb. C'est un Nègre nommé Ed. Hathaway qui a tué Bell, Henry Clay, Wm Lewis et d'autres. Manuel Richards a été suspendu par le cou. Henry Foster a essayé un coup de feu et n'a pu se sauver qu'en promettant de ne jamais voter aux élections ; le George et Mahala Robertson ont été chassés de chez eux.

Les démocrates ont cherché à intimider les républicains à leurs meetings ; ils avaient à la main un carnet et un crayon et semblaient prendre les noms des hommes de couleur qui applaudissaient les orateurs ou semblaient partager leurs vues. Le témoin déclare avoir remarqué bien d'autres circonstances qui ne lui laissaient aucun doute sur l'attitude que les démocrates comptaient prendre à l'élection. Le feu ayant été mis à la maison d'un démocrate on en accusa les nègres. Le gouverneur McKenry a parlé des républicains avec beaucoup d'amertume. Il a dit que Packard était un voleur. Son discours a été marqué au coin d'une extrême violence. Je ne connais qu'un démocrate de couleur qui ait été attaqué ; il a été assailli par des hommes d'équipage, noirs, d'un steamboat.

Le témoin raconte en détail divers incidents tendant à prouver que les démocrates voulaient bien positivement intimider les républicains. Il n'y a pas eu, dit-il, de violence aux polls, le jour de l'élection, mais les démocrates avaient entouré les bureaux de bataillons de façon que les nègres étaient obligés de passer au milieu d'eux pour aller voter. On leur retirait alors les bulletins républicains et on les remplaçait par des bulletins démocrates.

Je ne retournerai pas à Ouachita parce que je ne crois pas que j'y serais en sureté.

Dans le contre-examen auquel il est soumis, le témoin dit n'avoir vu retirer qu'à un seul nègre le bulletin républicain dont il était porteur, et c'est un jeune nègre qui ici a crié et déchiré.

Le Sénateur Oglesby lui témoigne : Quel vote aurait donné votre poll (No 1), à en juger par les élections précédentes, si l'élection qui a été tenue avait été loyale et paisible.

Le Sénateur McDonald s'oppose à cette question en à toute autre question qui semblerait admettre de prime abord que l'élection n'a été ni loyale ni paisible.

Le Sénateur fait observer que comme il n'a été reçu dans le poll No 1 que 5 votes républicains contre 340 votes démocrates, la question ne lui semble pas déplacée.

Le chairman maintient l'opposition de M. McDonald, et on demande alors au témoin quel a été le vote du poll No 1 à l'élection précédente. Il répond qu'il crois que ce poll a donné une majorité républicaine d'environ 200 voix.

Pour ce qui veulent tous ceux qui ont à cœur les intérêts si gravement compromis du pays, du commerce et de l'industrie, des patrons et des ouvriers, des riches et des pauvres, ce n'est ni Hayes ni Tilden, c'est celui des deux qui a été légitimement élu ; c'est celui des deux dont l'élection résultera manifestement d'une juste application de la lettre et de l'esprit des institutions, et celui-là sera certainement acclamé par tous les partis, dont l'accession au pouvoir ne laissera subsister aucune arrière-pensée de fraude ou de contrainte.

Le sentiment public se prononce de plus en plus ouvertement dans ce sens, et chaque jour il se montre plus fermement disposé à l'exiger. Nous avons vu déjà que dans plusieurs Etats les citoyens se rapprochent pour délibérer en commun sur ce grave sujet, et ce mouvement se prononce partout. A New York il y a déjà eu, en dehors des associations politiques, des réunions où des hommes appartenant aux plus hautes positions sociales, républicains et démocrates, se sont entretenus de la situation, et de la nécessité de mettre un terme aux anxiétés qui paralysent tous les intérêts, en employant leur influence pour refréner les hommes de passion, et les obliger à accepter une honorable solution des difficultés pendantes. Ces réunions n'ont eu jusqu'à présent qu'un caractère privé, mais elles aboutiront vraisemblablement à une organisation formelle qui fera un appel solennel aux sentiments et aux intérêts généraux. Cet appel sera certainement entendu, et les hommes de caractère et d'influence de toutes les parties du pays y répondront certainement avec une autorité qui imposera silence aux mouvements tumultueux des gens de parti et des gens de désordre.

Devant ces manifestations il faudra bien que les plus exaltés se calment et que les plus impérieux se soumettent. Que si, par malheur, quelques uns, les chefs, les compteurs, étaient encore tentés de poursuivre leurs desseins d'illégalité et de violence ; si, par impossible, ils se servaient des moyens que donnent l'intrigue et le pouvoir pour mettre leurs plans à exécution malgré l'opinion publique et malgré la loi, ils ne heurteraient ils peuvent en être convaincus, à une résistance telle que leur usurpation recevrait un châtiment exemplaire.

Et qu'on ne s'y trompe pas. Il y a certainement dans le peuple américain une somme considérable de mansuétude et de patience ; mais la mansuétude et la patience ont des bornes, et la foi dans les institutions, la confiance qu'elles inspirent, sont une raison de plus pour qu'il ne soit pas permis de les violer impunément. Et à ce sujet nous voyons chaque jour étranger d'étranges théories, et donner d'étranges conseils. Quoi qu'il arrive, dit-on, soumettez-vous, courbez le front, acceptez le joug ; de nouvelles élections viendront, et il sera temps dans quatre ans de faire sentir aux contempteurs de vos droits le poids de la souveraineté populaire. Mais pourquoi dans quatre ans plus qu'aujourd'hui ? Pourquoi serez-vous plus les maîtres que cette année ? Pourquoi laisser à ceux qui dominent maintenant le temps de resserrer les liens une fois imposés ?

Voyez la Louisiane. On lui a dit en 1872 : "Attendez en 1874 ; vous aurez votre législature." En 1874, elle a eu sa législature, et les soldats de Grant l'ont mise à la porte. On lui a dit alors : "Attendez en 1876, vous aurez vos élections d'Etat et les élections générales." Elle donne en 1876 : 13,000 voix de majorité aux candidats de son choix ; on escamote ces 13,000 voix, et cette fois ce n'est plus à elle seule mais c'est à tout le pays qu'on dirait : "Attendez en 1880 ; vous aurez le même parti, les mêmes hommes, les mêmes *Returning Boards*, et vous aurez votre liberté de reconquérir vos droits !" Non, non ; il n'y a pas dans le peuple américain cette dose de condescendance et de résignation, et ceux là sont des aveugles qui s'imaginent qu'il pourserait l'amour de la paix au point d'y sacrifier ce qu'il a de plus cher ; la justice et la liberté.

Qu'on ne s'y trompe pas. La seule agence au Sud c'est la Maison Ste-Anne.

☞ L'EXPOSITION DE T. MOREAU, coin Royale et Toulouse, restera ouverte demain Dimanche toute la journée.

Le magasin de Danziger sera ouvert toute la journée de dimanche.

D'où vient la réputation de la Maison Ste-Anne ? A la modicité de son prix et à la supériorité des chaussures.

COMITÉ CONGRESSIONNEL DE LA CHAMBRE.

Séance du 22 décembre 1876.

La séance est ouverte à onze heures et demie.

TÉMOIGNAGE DE WM. WILLIAMS,
(Homme de couleur.)

Williams habite la Nouvelle-Orléans et y a toujours demeuré. Il n'a pas voté à la dernière élection.

Déposée à Mr Jenks.

Q—Avez-vous été battu depuis l'élection ?

R—Oui, monsieur. Un certain dimanche, à ma sortie de l'église, je rencontrai, à la porte, cinq individus ; l'un d'eux me reprocha d'avoir voté aux démocrates, je nial l'avoir fait ; je fus terrassé ; on me tabassa, je me mis à courir, je fus encore terrassé et, tandis que je m'enfuyais, un des assaillants me tira un coup de pistolet. Je ne connais pas les hommes qui m'ont attaqué et battu.

Q—Pourquoi n'avez-vous pas voté ?

R—A cause des menaces que proféraient généralement les personnes de couleur, avant l'élection, lorsqu'elles parlaient de ceux qui oseraient se joindre aux conservateurs. J'avais l'intention de voter pour les démocrates.

A Mr Townsend—Je suis le cocher du Dr Bicham. Le docteur ne m'a pas demandé d'appuyer les candidatures conservatrices. On ne m'a pas fait de menaces avant l'élection, lorsqu'il m'arrivait